



Sibiril Jean : Né le 21-04-1881 à Pleyber-Christ ; 1906, prêtre ; 1907, vicaire auxiliaire à Guiclan ; 1910, vicaire à Saint-Pierre-Quilbignon ; 1912, vicaire à Saint-Martin de Brest ; 1935, recteur de Saint-Melaine Morlaix ; 1937, chanoine honoraire, curé archiprêtre de Saint-Pol-de-Léon ; décédé le 31-12-1948.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1937 p. 790 (installation à Saint-.Pol) ; 1949 p. 209-214.

Monsieur le Chanoine Sibiril, Curé-Archiprêtre de Saint-Pol-de-Léon. Nous publions ici quelques passages d'une très belle biographie de M. le chanoine Sibiril, parue dans le numéro spécial de mars de « La Voix du Pays de Saint-Pol-de-Léon ».

Il est des vies qui s'identifient aux événements auxquels elles sont étroitement associées ; il en est qui se sont inscrites, année par année, dans de grandes œuvres matérielles ou spirituelles : monuments ou livres. Ce sont les plus faciles à écrire : événements ou œuvres les illustrent et les scandent. Trop communément on croit qu'elles, et elles seules, sont dignes d'être racontées.

Il en est d'autres qui se gravent dans les cœurs. Plus discrètes, elles défient la chronique et relèvent plutôt de l'analyse d'âme. Bientôt l'analyse même désespère : elle rencontre une telle simplicité que tout semble pouvoir être dit, devoir être dit en un seul mot. Ce mot lui-même elle hésite à l'écrire, car elle se sent au contact d'un secret, peut-être même d'un mystère de grâce.

La vie de M. le chanoine Sibiril est de ce genre : ni grands événements, ni constructions ambitieuses ; mais une action profonde sur les cœurs, moins exercée par des dons naturels extraordinaires que par une pénétration mystérieuse des âmes...

Son âme.

C'est par l'âme qu'il faut commencer à le dépeindre, aussi illogique que cela puisse paraître. Car il était d'abord une âme, qui transparaissait dans son visage, qui s'exprimait dans ses paroles. Et cette âme avait une résonance que tous ont saisie et ont traduite sans raffinements d'analyse, par une intuition dont les simples ont l'usage : « le bon Monsieur Sibiril ». Il n'y faut pas voir inhabileté à nuancer ; bien plutôt un sens très aigu de la valeur du mot, qui se retrouve dans cette affirmation mille fois répétée pendant sa vie, depuis sa mort : « Monsieur Sibiril, Monsieur le Curé était bon ».

S. E. Monseigneur Fauvel a, d'instinct, repris l'affirmation de tous dans son discours funèbre, au jour des obsèques, après avoir délicatement noté ses qualités de bon sens, de droiture, d'équilibre.

Il ne serait pas malaisé de montrer que toutes ces qualités, et d'autres, se rattachaient en lui à ce don de sympathie qui communie aux personnes, les aime comme soi, mieux que soi, et qui a nom : bonté ou, par référence à sa source profonde : charité.

(Né en 1881 à Pleyber-Christ, Jean Sibiril; après de bonnes études à Saint-Pol, entré au Grand Séminaire en 1898. Il était ordonné prêtre en 1906.)

Le prêtre. Il s'est contenté d'être le sacrement de la bonté de Dieu, signe vivant d'une Présence de Dieu aux âmes, au monde.

S. E. Mgr Fauvel le soulignait avec force : « Plus encore que du temple de pierre, il prenait soin du temple des âmes ? Vous savez avec quelle assiduité vous pouviez le voir chaque jour en prière auprès de son confessionnal et quel exemple il donnait en célébrant si pieusement les offices liturgiques et en prenant soin de leur solennité. Vous l'avez vu visiter les malades avec une ardeur inlassable et un sens si surnaturel pour les préparer à l'au-delà. Vous avez recouru bien souvent à ses conseils au presbytère, au confessionnal ».

Cet éloge était prononcé devant les paroissiens de Saint-Pol. C'est à eux que S. E. demandait de ratifier ces traits du ministère de M. Sibiril. Mais où qu'il se soit exercé, à quelque moment de sa vie, ce ministère a dédaigné toutes autres industries, même qualifiées de pieuses. Vicaire ou curé, M. Sibiril n'a été que prêtre. C'est pourquoi il fallait dégager en quelque sorte ce « facteur commun » de son activité, ayant de dire les circonstances variées qui l'ont à peine nuancé.

L'on ne manque pas de surprendre l'incroyant lorsque l'on affirme que l'acte essentiel de la vie du prêtre c'est la messe, le « sacrifice du matin ». Habitué à juger l'homme par référence aux valeurs simplement humaines — et comment pourrait-il en concevoir d'autres ? — dans « l'homme de Dieu » il ne voit que l'homme. Un prêtre à l'autel peut lui apparaître comme un magicien qui suscite sa curiosité ou provoque son indifférence. Mais le fidèle ne s'y trompe pas. Je sais de tous petits enfants qui ont peut-être eu la première intelligence du mystère de l'autel en voyant célébrer M. Sibiril. Son attitude y était faite de respect et de dignité. Sa belle voix grave articulait les lectures sans lenteur mais avec une sorte de suavité fluente...

Il faut renoncer à voir un lieu commun d'édification dans l'affirmation que sa journée était une continuation de sa messe, et de son action de grâces qu'il prolongeait auprès de son confessionnal.

A peine exagère-t-on en disant que chacune de ses journées se passait au confessionnal ou au chevet des malades.

(D'abord vicaire à Guiclan, puis à Saint-Pierre-Quilbignon, il est nommé ensuite à Saint-Martin de Brest où il va rester 23 ans, puis, en 1935, recteur de Saint-Melaine à Morlaix, et en 1937, curé-archiprêtre de Saint-Pol-de-Léon.)

Curé-Archiprêtre. Après S. E. Mgr Fauvel, il est permis d'avouer que M. Sibiril hésita à accepter la cure de Saint-Pol. « Le souvenir de son valeureux prédécesseur, M. le chanoine Treussier, était si grand que la modestie de M. le chanoine Sibiril s'effrayait de cette succession. » On lui demanda cependant de passer outre à ses appréhensions, Elles ne cédèrent pas cependant tout de suite, même après « l'accueil triomphal que lui réserva la vieille cité épiscopale en décembre 1937 ».

« Dès le premier contact, tous les cœurs lui étaient gagnés. Le jeune Curé pouvait aller de l'avant : la paroisse entière marchait derrière lui. » Il ne faut pas oublier cependant que le « jeune curé » avait alors cinquante-cinq ans.

Le curé commença la visite de sa paroisse. En dépit d'une mémoire qu'il accusait souvent de défaillances, il connut rapidement ses paroissiens. Il aurait même voulu pouvoir leur donner leurs prénoms : signe de familiarité sans doute ; peut-être aussi respect de ce « nom nouveau » donné aux baptisés. Saint-Pol présente une population mi-citadine, mi-rurale. Le contraste n'est pas aussi accusé qu'on pourrait le conclure. La « campagne », laborieuse, a su mettre à profit sa richesse et l'éducation des enfants en a été la première bénéficiaire. La « ville » elle-même reste assez proche de ses origines paysannes. Et les contacts de commerce sont assez fréquents pour que l'unité se fasse en beaucoup de problèmes. La foi, traditionnelle, sans que l'on veuille signifier qu'elle est devenue routine, est le meilleur facteur de cette union qui se manifeste puissamment aux grandes fêtes religieuses.

M. le Curé, qui, dans l'affectation des zones d'influence éparties entre le clergé, avait en partage la partie urbaine, connut aussi, tout autant, les villages les plus éloignés. « Tout à tous », il était, note-t-on, « plus à l'aise avec les humbles », dans leur logis qui connut bien des charités discrètes. Le plus grand bienfait qu'il apporta à tous c'est d'avoir vécu sous leurs yeux sa vie de prêtre « tout entier à Dieu », « tout entier aux âmes ». Si ce n'est pas là encore « donner sa vie pour ceux que l'on aime », c'en est une préparation.

Un témoin, très proche de cette vie a dit à quelles sources il l'alimentait : une fidélité scrupuleuse à la méditation du matin qu'il faisait peut-être à l'église en attendant l'heure de sa messe, à moins qu'il ne fut réclamé au confessionnal ; une assiduité à la visite au Saint-Sacrement où on l'aurait trouvé entre six et sept heures du soir, à moins d'empêchement prévu, qui la lui faisait devancer, ou imprévu qui la lui faisait reporter après le dîner ; et, plus que tout, sa messe célébrée avec la même piété, qu'elle fut privée ou solennelle à l'autel principal de la basilique. Nous n'avons là que le cadre de sa vie intérieure. Le « centre vivant » demeurait caché. Mais le dogme chrétien a l'audace de le nommer : Dieu lui-même, dans la Trinité des personnes, vit dans l'âme, est la vie même de l'âme, L'homme intérieur est une communication de l'amour de Dieu. Certains contacts d'âmes semblent donner une confirmation expérimentale de la foi.

Ici, à Saint-Pol, comme ailleurs précédemment, c'est au confessionnal et au chevet des malades que M. le chanoine Sibiril se révéla « pasteur » et « père ». Rien n'est à ajouter...

Le prêtre qui saurait se passer pour son compte personnel de tout superflu, voire du nécessaire, offre toujours aux incroyants et même parfois aux fidèles le contraste inconnu d'une générosité somptuaire quand il s'agit de la gloire de Dieu. C'est sans doute le même contraste, aussi inconnu aux siècles de laïcisme, que présentent, à côté de maisons modestes ou pauvres, un Creisker et une Cathédrale.

S. E. Mgr Fauvel a pu faire l'éloge de sa dévotion à la cathédrale, « corps et temple de la cité de Dieu », qui évoque par ses pierres amoureusement sculptées les « pierres vivantes » de la Jérusalem céleste. « Vous savez, disait Monseigneur, de quel cœur il soignait sa Cathédrale ». Il la voulait parfaitement propre, parfaitement ordonnée : il avait acheté successivement trois séries de chaises neuves qui, rangées chaque matin après les messes, introduisent — oui même l'esprit — à l'idée du rangement intérieur qui doit accompagner l'entrée dans la maison de Dieu. Le chœur portait les signes de la vétusté dans ses dalles ébréchées ou fendues, dans ses planchers vermoulus : tout cela fut remplacé. Hormis la merveilleuse rosace qui orne le bras de transept Sud et un très ancien vitrail du bas-côté Nord, la Cathédrale de Saint-Pol n'a pas de verrières dignes de la pureté des lignes de pierre ; quelques pièces neuves ornent le déambulatoire. Du moins fallait-il que les fenêtres fussent closes. Or l'on sait que l'intervention des Beaux-Arts manque au moins autant de rapidité que de capitaux. M. le Curé les bouscula avec modération et les restaurations se firent en 1947. Des projets

plus grandioses étaient en germe dans son esprit. Ils auraient pris corps. Mais les réparations du grand orgue eurent l'ordre d'urgence...

Il avait eu la joie, encore plus grande, de mener à terme une entreprise qu'il caressait depuis 1939 puisqu'il avait acheté à cette date terrain et matériaux. Quand il menait ses visiteurs sur son chantier de la gare ou quand il conduisait la procession à son édifice achevé, à Pâques 1948, il rayonnait de bonheur. « L'Ecole de la Gare » destinée aux petits enfants — toujours eux ! — allait ouvrir. Que de soucis elle lui a donnés ! La guerre et l'occupation en déjouant ses projets y avaient mis mille traverses : autorisations refusées, main-d'œuvre difficile à recruter, sans compter la menace d'une utilisation immédiate à d'autres fins par un occupant assez rusé pour faire bâtir à son intention. En 1946, les travaux furent menés rondement. L'école fut d'un seul coup peuplée et surpeuplée d'un petit monde intéressé par les méthodes nouvelles des « jardins d'enfants ». Il n'est pas impossible que ce fût là une des initiatives dont M. le Curé se montra le plus orgueilleux. Aux derniers jours de sa vie, alors que la lucidité de son esprit était intermittente, on l'a entendu dire son intention de « descendre pour aller au... Cercle universitaire ». Et comme on lui demandait des précisions, il situait ce « Cercle universitaire », « là, tout près de la gare ». Petits enfants de l'Ecole Sainte-Marie, votre Curé vous a, je crois, dédié ses dernières pensées d'une façon enjouée comme il savait le faire parfois pour masquer ses réussites.

La paroisse de Saint-Pol-de-Léon a une longue tradition de recrutement sacerdotal. Chaque année, ou peu s'en faut, un ou plusieurs de ses fils montent à l'autel de leur basilique. Et la grand' messe a, ce jour-là, un accent d'allégresse quand la jeunesse cléricale venue du « pays » occupe les trente-six stalles ouvragées. Même les vacances qui ramènent les « abbés » en leur paroisse peuplent le chœur et fournissent les ministres du clergé officiant. M. le Curé se faisait un plaisir de les recevoir à sa table, conformément au vieil adage que M. le chanoine Henry rappelait avec véhémence à ceux qui se jugeaient importuns : « ubi missa, ibi mensa » : l'on déjeune là où l'on a participé à l'office.

Autour de la table du presbytère que présidait M. le Curé, la communauté sacerdotale retrouvait la joie de la vie fraternelle, « échangeant » ses expériences de la journée, ou se délassant dans une conversation abandonnée où chacun apporte son histoire. M. le Curé en connaissait de savoureuses qu'il narrait avec lenteur et détails, mettant en scène ses anciens confrères, allant jusqu'à imiter leurs douces manies ou leur expression vocale : pas une ombre de méchanceté ; les confrères, ainsi immortalisés dans la mémoire cléricale, auraient pu en être les témoins, et s'en divertir avec l'assemblée.

Cette atmosphère de cordialité est attestée par tous ceux qui furent ses hôtes, et particulièrement ses vicaires. D'ailleurs, il faut bien que le choix de ses auxiliaires ait été heureux ou que M. le Curé ait été indulgent jusqu'à la faiblesse. Jamais on ne l'entendit porter un jugement quelque peu sévère sur l'un d'eux. En revanche, ils ne sauront jamais eux-mêmes l'éloge qu'il faisait de leurs qualités respectives. Si l'on veut, sans flatterie et sans erreur, caractériser d'un mot la société du Curé et de ses vicaires, on cherche en vain un autre mot que ; unanimité, en son sens le plus fort, le meilleur, où il abandonne ses relents de salle de délibération pour prendre la valeur religieuse et paulinienne d'unité des esprits et des cœurs...

Uni ainsi à son bon « peuple » par le travail entrepris en commun, par les deuils portés en commun, par les joies célébrées en commun, M. le chanoine Sibiril, depuis dix ans passés, avait réalisé, peut-être avant sa définition officielle qui se cherche encore, la « paroisse communautaire ».

Il l'avait présentée en août 1947, avec quelle modestie dans sa fierté, à S. E. Mgr Fauvel venu prendre possession de sa seconde Cathédrale.

Il l'avait rassemblée, comme au jour d'affluence du Grand Retour en 1944, pour le cinquantième anniversaire de la Translation des reliques de saint Pol Aurélien.

Il l'avait dénombrée plus encore en cette grande mission de 1947 à laquelle il prépara ses paroissiens pendant une longue année de prières.

Cette année 1947 lui donna, avec un surcroît de peine et de fatigue, une surabondance de joie, voilée cependant d'une inquiétude qu'il porta toute sa vie comme le pasteur qui délaisse quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour une centième égarée.

Ames négligentes de Saint-Pol-de-Léon, âmes peut-être gagnées par un anticléricalisme passé de mode, si vous lisez ces pages, il faut que vous sachiez qu'il y eut quelqu'un parmi vous, que vous ne connaissiez pas, qui vous connaissait lui, et qui était tout prêt à faire abandon de sa vie pour vous pour que son successeur vous retrouvât fidèles.

Sa mort. Il était déjà bien las, le « bon Curé », quand un accident de route le coucha pour ne plus se relever. « Il avait déjà dû, écrit le chroniqueur du « Courrier », s'asseoir en chaire au cours du prône, le dimanche qui précéda l'accident du 2 décembre. » C'est pour donner, par sa présence, un témoignage de sympathie à une famille de séminariste, qu'il précipitait son retour. Recueilli sur la route, il fut transporté à la clinique Sainte-Anne de Morlaix. Les alarmes semblèrent vaines : il n'y avait ni fracture, ni lésion interne perceptible. Il allait, pensait-on, « s'en sortir ». De fait l'amélioration était évidente au point qu'il participait aux événements de sa paroisse, toujours attentif à faire plaisir. Rien ne montre mieux que M. le Curé allait être victime d'une santé déjà très compromise, plus que de l'accident où il avait pourtant perdu beaucoup de sang. « Le 30 décembre, continue ce « memento », après une soirée agitée, M. le Curé avait recouvré le calme. Dans un sursaut d'énergie, il avait encore parlé d'Action Catholique, puis revenant sur cette réalité qui avait dû être un des grands objectifs de sa vie, il s'était écrié avec force en se redressant ! « Et le devoir ! le devoir !... au-dessus de tout ». Ce furent ses dernières paroles... Vers onze heures du soir, sans souffrance nouvelle, sans agonie, il rendait sa belle âme à Dieu. Quand son neveu, M. l'abbé Calvez, prit connaissance de ses dernières volontés et de son testament spirituel, il découvrit un texte de sa main où « il demandait pardon aux siens du mauvais exemple qu'il avait pu leur donner, du peu d'affection témoignée » : sa bonté pleine de délicatesse s'exprimait par-delà la mort...

A la mort de S. E. Mgr de Guébriant, M. le chanoine Sibiril emprunta un texte scripturaire pour définir la vie splendide du grand missionnaire de la Chine, dont il loua la charité compatissante aux petits, aux pauvres, aux humbles : « Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus ». Bienheureux, traduisait-il à peu près, celui qui a compris et aimé le pauvre et l'indigent ; au jour de la colère, le Seigneur le délivrera. Pour l'avoir médité lui-même, M. le chanoine Sibiril, le « bon Monsieur le Curé » a compris et aimé toutes les pauvretés, toutes les indigences, celles des âmes plus lourdes à porter que celles des corps. Dieu donne sa paix à son « bon et fidèle serviteur ».

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 22/0401949 p. 209.*